

Nous croyons devoir rappeler à Messieurs les membres honoraires de la Grande-Harmonie, que le concert de la musique des Guides de S. M. le Roi des Belges aura lieu dimanche 12 de ce mois, à cinq heures, dans la campagne de M<sup>me</sup> V. Delaoutre. Lesdits membres honoraires qui n'auraient pas reçu leur lettre d'invitation, sont priés de considérer comme telle la présente annonce.

En cas de mauvais temps, ce concert aurait lieu dans le grand salon de la Mairie, à sept heures du soir.

Une liste sera déposée à l'entrée, pour les personnes qui désireraient faire partie de la Société de la Grande-Harmonie, à titre de membres honoraires.

(Communiqué).

Sur tous les points du pays agricole, les froments sont en plein épiage. Dans les terres chaudes et légères, la floraison est commencée. La vigne, dans les cépages parisiens, commence aussi à fleurir; les grappes sont belles et nombreuses.

Au marché aux grains de Lille, de mercredi, il y a eu une baisse moyenne de 30 centimes à l'hectolitre.

Actes administratifs de la Préfecture

Le N<sup>o</sup> 18 du recueil des Actes administratifs de la Préfecture du Nord (1859), contient :

Recrutement. — Libération de la classe de 1858.

Bulletin indicatif du dernier numéro appelé dans chaque canton.

Table with columns: Nombre d'inscrits, Derniers appelés, and various canton names like Armentières, Cysoing, Haubourdin, etc.

Nous rappelons qu'une loterie spéciale a été organisée à l'Exposition des Beaux-Arts, sous les auspices du ministère d'Etat, et que cette loterie, à la tête de laquelle ont été placés MM. le comte de Morny, le duc de Cambacérès, Schneider et le marquis Maison, a déjà fait un certain nombre d'achats parmi les ouvrages exposés.

Il n'est pas besoin d'insister sur le mérite des ouvrages qui doivent composer les divers lots; ils ont été choisis parmi les meilleurs du Salon et il en sera de même pour ceux qui seront ultérieurement achetés.

Des billets de cette loterie (au prix de 4 fr. l'un) sont déposés au Secrétariat général de la Préfecture, où toutes les personnes qui désireront concourir à cette œuvre artistique pourront s'en procurer.

On parle beaucoup d'une invention nouvelle dont la locomotion à vapeur retirerait de grands avantages. Il s'agirait du nettoyage intérieur des machines sans qu'il soit nécessaire d'arrêter le travail. On éviterait ainsi les inconvénients du système adopté jusqu'à ce jour, lequel consiste à faire entrer des ouvriers dans l'intérieur des machines pour enlever les incrustations à l'aide d'outils, qui occasionnent souvent des réparations très onéreuses.

MATINÉE MUSICALE

Donnée à Roubaix par la musique des Guides de S. M. le Roi des Belges, LUNDI 13 JUIN 1859.

Indépendamment du grand Concert que la musique des Guides, dirigée par M. Bender, va donner dimanche soir à Roubaix, et auquel ne seront admis que les membres honoraires de la Grande-Harmonie de cette ville et les étrangers invités, MM. les Guides ont bien voulu consentir à se faire entendre le lendemain matin, dans la salle de l'Hôtel-de-Ville.

Les dilettante ne manqueront pas cette excellente occasion d'entendre une musique qui est surtout remarquable par le charme du style et la finesse des effets.

Cette matinée musicale commencera à onze heures très précises.

PRIX D'ENTRÉE: — 2 francs par personne. On souscrit chez J. Reboux, imprimeur, 20, rue Neuve, Roubaix.

Nouvelles de la bataille de Magenta.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DU PAYS. 5 juin, 4 heures du matin. Champ de bataille de Ponte Nuovo di Magenta.

Vous savez déjà que nous avons eu une grande bataille à Magenta sur la route de Milan, et que notre brave armée française y a remporté une brillante victoire.

Tout en vous félicitant de nos succès, vous devez être fort inquiet, mes bons amis. Connaissant toute votre sollicitude et votre dévouement pour moi, je m'empresse de vous dire que, cette fois encore, je l'ai échappé belle: pas une blessure, pas une égratignure!

En vérité, j'en suis mortifié. Je vous déclare sur l'honneur que j'ai tout fait pour porter toute ma vie un glorieux souvenir de la bataille de Magenta.

A l'assaut de Malakoff, j'ai été renversé à quinze pas par un éclat d'obus, qui n'a fait que m'étourdir. C'était peu, mais c'était quelque chose.

A Magenta, rien! J'aurais peut-être plus de chance une autre fois.

Je voudrais vous donner des détails sur la grosse affaire que nous avons eue hier en entrant en Lombardie, mais jusqu'à présent, je le confesse en toute humilité, je ne sais rien; je n'ai vu que ce qui se passait autour de moi.

Depuis une heure de l'après-midi jusqu'à sept heures et demie du soir, je me suis trouvé au plus fort de la mêlée avec mes braves compagnons d'armes les zouaves de la garde, qui se sont battus comme des lions. Ils avaient fort à

faire, vous en conviendrez: soutenir la glorieuse réputation de zouaves et maintenir élevé l'honneur d'avoir été choisis pour la garde impériale de Sa Majesté.

Eh bien! sans crainte d'être démenti, je vous déclare qu'ils ont fait plus qu'on ne pouvait attendre, et que tous ont bien mérité de l'empereur et de la France. Partout où ils iront, ils pourront crier: Victoire!

Dès le 2 juin, les voltigeurs de la garde avaient reçu ordre de se porter sur les bords du Tessin et de traverser la rivière au-dessous de Buffalora à gauche de Turbigo pour protéger le corps du général de Mac-Mahon.

Le 3 juin, la première brigade d'infanterie de la garde (zouaves et grenadiers), commandés par le général Cler, reçut ordre d'aller camper à Trécate, sur la route de Milan. Le 4 juin, de grand matin, la brigade reçut ordre de traverser le Tessin et de se porter sur Magenta à cheval sur la route de Milan.

En arrivant sur les bords du Tessin, nous y vîmes l'empereur qui, à peine arrivé de Novare, avait placé son quartier impérial au pont même du Tessin. Au loin, sur la rive gauche, on apercevait des nuages de fumée, et on entendait le grondement sourd et répété du canon, prélude d'une grande bataille.

Aussitôt notre arrivée au pont du Tessin, on donna ordre de mettre sac à terre et de se porter vivement à droite de la route de Magenta, sur une redoute en terre que les Autrichiens avaient établie pour balayer la route de Milan et le pont du Tessin. La brigade fut divisée en deux colonnes.

Le 1<sup>er</sup> bataillon du 3<sup>e</sup> de grenadiers fut désigné pour la première colonne d'attaque; les trois premières compagnies du 4<sup>e</sup> bataillon des zouaves de la garde devaient appuyer le mouvement. Je faisais partie de ces compagnies, c'est vous dire le plaisir que j'ai éprouvé à me trouver un des premiers à l'attaque et à la prise de la redoute désignée.

Nous avions à parcourir de vastes prairies découvertes où l'ennemi pouvait nous mitrailler. La colonne s'élança au pas de course, peu d'instant après, grenadiers et zouaves escadaient les parapets de la redoute que nous prenions aux cris de: Vive l'empereur! Le mouvement avait été si rapidement exécuté, que l'ennemi n'eut pas le temps de faire usage de ses bouches à feu.

Les Autrichiens chassés de la redoute vinrent en grand nombre nous y attaquer. Nous étions environ deux cents zouaves; malgré notre petit nombre, nous fîmes quatre sorties successives, en criant à nos braves compagnons: à la baïonnette! Chaque fois, l'ennemi fut forcé de se replier avec des pertes considérables.

Nous n'étions pas un contre dix, mais chaque homme en valait dix; il fallait les voir se jeter sur les bataillons autrichiens en poussant leurs cris de guerre; chaque élan faisait une sanglante trouée; de toutes parts c'étaient des cris de rage et de douleur, auxquels les nôtres répondaient par des cris de triomphe.

Dans ces quatre sorties successives, nous avons malheureusement fait des pertes sensibles qui ne nous permettaient plus de prendre l'offensive avec succès. Les Autrichiens, s'apercevant que nous n'étions pas soutenus, revinrent à la charge une cinquième fois, avec des forces colossales devant lesquelles nous fûmes forcés de nous retirer. — Notre petite phalange se retira en bon ordre, la baïonnette au poing, au-delà du pont du chemin de fer et d'un canal très profond.

Momentanément à l'abri d'une attaque, je fis prendre à mes hommes un instant de repos: tous nous en avions grand besoin, car pendant plus de trois heures nous nous étions battus sans prendre haleine.

anéantie sur le fauteuil. Berghen lui-même eut pitié d'elle.

« Mais il faut arracher l'ivraie pour laisser croître le bon grain, pensa-t-il en la quittant. Je viens de nettoyer le champ; la prochaine fois je l'ensemencerais. »

Si Berghen avait réussi à jeter de l'effroi et même un désespoir momentané dans le cœur de la faible jeune personne, il se trompait néanmoins en supposant qu'une fois les plus beaux rêves de son imagination évanouis, elle deviendrait une proie facile quand il se poserait en consolateur, en appui et en guide. Elise possédait en elle-même plus de ressources qu'il ne le supposait, et son imagination lui offrait une ravissante image, celle de Litholf.

Ses joues avaient repris de la couleur, le sourire effleurait de nouveau ses lèvres, et son front brillait d'un nouvel éclat.

La porte de son atelier s'ouvrit en ce moment, et le bruit lui fit lever les yeux. L'effroi que lui avait causé Berghen n'existait plus pour elle, son imagination avait guéri la blessure que le comte lui avait faite par un calcul intéressé.

Avec un sourire que les grâces même lui auraient envié, elle tendit la main à celui qui entra.

C'était un garçon de douze à treize ans, que le lecteur a déjà vu deux fois, le page qui avait accompagné mademoiselle Rudenskold et Elise au Parc, et qui, plus tard transformé en recrue par Gustave, avait été la cause innocente de l'arrestation de Litholf.

« Sois le bienvenu, Adolphe! Tu as certainement quelque chose d'agréable à me raconter, à en juger par ton air gai et enjoué. — Précisément: vous m'avez demandé le su-

jet d'un tableau pour lequel je puisse vous servir de modèle.

— Et tu l'as trouvé?

— Sans doute, mademoiselle; et il sera certainement bien joli. Une petite scène militaire. Songez un peu. D'abord je serai coiffé d'un bonnet à poil et j'aurai l'arme au bras. Ne sera-ce pas beau? — Et puis le roi me fera faire l'exercice.

— Tu es un présomptueux, un petit fou, cher Adolphe; tu désires que j'immortalise un de tes hauts faits, n'est-ce pas?

— Et alors le roi se fâchera, s'emportera, prendra une attitude menaçante et lèvera son épée sur ma tête; à peu près ainsi, voyez-vous, mademoiselle.

— Je le comprends.

— Pour ma part, j'aurai l'air un peu inquiet, mais pas trop, bien entendu.

— Et tu veux que je retrace cela sur la toile?

— Ce n'est pas encore tout... Écoutez-moi, vous serez étonnée. Le roi, disais-je, lèvera son épée sur ma tête, prêt à frapper; mais en ce moment un traban interviendra...

— Un traban?

— Un traban avec le casque et la cuirasse; et la carabine à la main. Un superbe jeune homme... Mais, à propos, vous le connaissez... — Fais-tu allusion à Litholf?

— Voulez-vous donner encore plus de vie au tableau, faites partir la carabine, éclairez la scène du feu de la détonation, et représentez un roi effrayé et un page sauvé.

— Mais d'où l'est venue l'idée d'un pareil tableau?

— De... mais... L'intérêt et la curiosité d'Elise étaient vivement excités. Elle se rappelait maintenant que

Berghen lui avait vaguement donné à entendre qu'un danger menaçait Litholf, et elle entrevoyait un certain rapport entre les paroles de son cousin et celles du page.

« Ne m'en veuillez pas, mademoiselle: mais je ne puis dire d'où j'ai tiré ce sujet. Autrement, malheur à moi! »

Elise comprenait déjà comment les choses s'étaient passées.

« Allons, Adolphe, pas d'enfantillage; causons avec franchise. Ainsi tu as fait l'exercice devant le roi? »

— Je ne puis le nier.

— Il s'est fâché et t'a menacé de son épée? — Vous le savez donc!

— Je sais plus encore; et comme le roi, dans son emportement, voulait te frapper, Litholf est intervenu.

— Qui a osé vous dire cela? O mon Dieu, vous... »

Adolphe était tout consterné.

« La carabine du traban s'est déchargée, le roi a été saisi d'effroi, et Litholf... vois-tu, je sais tout... Et bien... et Litholf... »

— A été arrêté.

— Accusé... — D'un crime... — De lèse-Majesté. »

Elise s'exprimait avec un feu qui prouvait que son inquiétude et ses angoisses renaissaient. Mille pensées se croisaient dans sa tête. Deux choses se dessinaient clairement à ses yeux; la manière indigne dont Berghen lui avait arraché un aveu, et le danger qui menaçait Litholf.

« Et Litholf est encore détenu? dit-elle. — Oui. — Et le roi vous a défendu, sous peine d'une punition sévère, de parler de cet événement? »

Nous fûmes alors fort heureusement soutenus par une division du corps Carobert qui arrivait en toute hâte de Novare, et par une brigade du corps du général Mac-Mahon qui venait de passer le Tessin à Turbigo. Ces renforts nous permirent de reprendre l'offensive et toutes les positions que nous avions déjà occupées.

Vers six heures, je venais de me rendre avec ma compagnie au pont du canal où était alors le quartier du général Regnault de Saint-Jean-d'Angely, quand une forte colonne ennemie vint attaquer notre flanc droit, qu'il voulait évidemment tourner en appuyant ses forces sur un village dont j'ignore le nom et qui était en son pouvoir. Je reçus ordre de me porter avec la première compagnie droit au village pour couper le mouvement d'attaque.

J'enlevai mes zouaves au cri de vive l'empereur, et dix minutes après le village était enlevé de vive force. Mais, bientôt après, cernés de toutes parts par des masses considérables, nous fûmes forcés de battre en retraite, tout en nous battant comme des enragés; trois bataillons d'infanterie de ligne furent envoyés à notre aide: il était grand temps, je vous assure: une demi-heure plus tard, nous serions tous restés sur le champ de bataille, en faisant payer cher à l'ennemi son succès éphémère.

Le secours de ces trois bataillons nous permit de reprendre notre mouvement d'attaque; alors eut lieu un nouveau combat homérique, je puis le dire. L'ennemi, chassé de rues en rues, de maisons en maisons dont il fallait faire le siège l'une après l'autre, commença à se débâter; nous redoublâmes tous nos efforts, et après cent combats partiels, nous parvînmes à le pousser jusqu'au canal, où un grand nombre d'Autrichiens trouvèrent la mort.

Il était alors neuf heures et demie.

Toutes les positions de l'ennemi étaient prises et leur armée en pleine déroute sur notre droite, dans la direction de Parvie et de Plaisance. Nous avons fait un grand nombre de prisonniers et pris des armes en quantité; le nombre des morts doit être considérable, si j'en juge par ce que nous avons fait.

J'aurai dès volumes à vous écrire sur cette brillante bataille de Magenta, qui affranchit d'un coup tout le Milanais, et je m'empresse de vous adresser tous les renseignements authentiques que je pourrai recueillir, persuadé de tout le plaisir que vous aurez à les apprendre.

Ce que je puis vous dire aujourd'hui, en résumé, c'est que les zouaves de la garde ont soutenu d'une façon admirable leur réputation méritée de premiers soldats du monde. Je crois que l'ordre du jour de l'Empereur parlera de nous.

Nous sommes revenus chercher nos sacs au pont du Tessin, puis sur le champ de bataille, en avant de la tête de pont de Ponte Nuovo di Magenta, où nous avons bivouaqué. Ce n'est seulement que le soir que nous avons pu compter nos pertes, elles sont nombreuses.

Mon chef de bataillon a eu la jambe fracassée. Dans ma compagnie, j'ai 24 hommes tués ou blessés.

En total dans le régiment, 250 hommes tués ou blessés, et 9 officiers, dont un seul tué.

Notre brave général Cler a été tué, dit-on. Ce serait pour toute l'armée une perte sensible, et pour nous, mes bons amis, un grand malheur.

Nous avons allumé hier soir, vers dix heures, d'immenses feux, à l'autour desquels chacun s'est couché, éteint, éreinté. Depuis hier au matin, nous n'avons rien mangé; hier au soir seulement, vers huit heures, nous avons bu du café, au milieu des morts et des blessés.

Depuis hier au soir, quatre heures, notre armée arrive en masse; il est quatre heures du matin, et les bataillons défilent encore. Si nous

-- Oui, et je tremble en pensant à ce qui m'arriverait si l'on apprenait que je... — Sois tranquille, je ne le trahirai pas. »

L'inclination d'Elise n'était plus un simple soupir, un désir incertain, un vague pressentiment, mais un sentiment profond: elle aimait.

Lorsqu'elle quitta son atelier pour retourner dans son appartement au palais de la princesse, elle était, par la pensée, dans un véritable paradis. Mais elle ne s'abandonnait pas sans réserve au caprice de son imagination: elle réfléchissait aussi.

En pensant à la position de Litholf, elle ne pouvait étouffer un sentiment douloureux, lequel, toutefois, ne prenait pas racine dans son cœur. Si elle eût douté un seul instant du traban, elle n'aurait pu l'aimer.

« S'il est coupable, se disait-elle, rien ne le sauvera, et il est indigne de moi; mais impossible qu'il le soit, et sa fidélité prouvera bientôt son innocence. »

Cette conviction était si profonde que, s'il lui arrivait de concevoir momentanément la moindre inquiétude sur le sort du traban, elle considérait cette pensée comme une offense à l'honneur de Litholf.

Berghen avait appelé l'attention d'Elise sur la distance qu'il y avait entre elle et Litholf; mais elle s'en consolait.

« S'il m'aime, se disait-elle, cela lui donnera le courage et la force de se produire. L'amour deviendra notre honneur, et non pas notre honte. »

Cependant elle écrivit à ses parents, et, sans leur confier ce qui captivait si agréablement son